

PREFACE

Encore inconnue, il y a un peu plus d'une décennie, dans les pays de langue française, la mesure de la lisibilité a aujourd'hui largement pénétré dans le domaine pédagogique. On l'utilise pour étalonner ou simplifier des textes ou des manuels scolaires, pour analyser des travaux d'élèves, pour construire ou améliorer des tests. Les chercheurs et les praticiens de l'éducation sont d'ailleurs loin d'être les seuls à avoir découvert les vertus d'une technique simple qui permet de prédire dans quelle mesure un message sera compris par son destinataire. La radio, la télévision, la presse écrite, l'administration, les banques, les entreprises s'intéressent de plus en plus à une technique susceptible de faciliter la communication.

Les formules de calcul de la lisibilité sont nées aux Etats-Unis et, jusqu'à ces derniers temps, les pays de langue française ont dû se contenter d'utiliser des instruments qui n'avaient pas été spécialement conçus pour eux. La formule de loin la plus répandue est celle de Rudolph Flesch. Au moment où nous l'avons adaptée, nous avons conservé les coefficients originaux mais avons modifié les règles de comptage. Les étalonnages américains furent empiriquement corrigés. Par la suite, la démarche a été complétée par des mesures de vocabulaire.

Si imparfaites qu'aient pu être les premières façons de procéder, elles se sont néanmoins révélées fort utiles. Grâce aux remarquables publications de François Richaudeau, ce maître de la typographie et de la recherche sur la lecture, les études de lisibilité acquirent définitivement droit de cité en France.

Entre 1963 et 1973, notre laboratoire put acquérir une expérience considérable en effectuant des mesures sur un corpus de quelque quatre cent mille mots. Plus nous avançons, plus la nécessité de créer un instrument propre à la langue française paraissait grande.

Comment élabore-t-on une formule de mesure de la lisibilité ? D'une part, il importe de déterminer, de façon aussi objec-

tive et fidèle que possible, le niveau de difficulté de compréhension que présente, pour des populations bien définies, un vaste ensemble de textes. Les résultats de ces mesures de compréhension étant acquis, on recherche, d'autre part, quels descripteurs — aussi quantifiables que possible — permettent de les prédire avec exactitude.

Pour construire les formules américaines de la première et de la deuxième génération, la difficulté des textes a été évaluée, soit en se référant à l'avis de juges expérimentés, soit en se basant sur les résultats de tests de compréhension de la lecture. Les faiblesses de ces deux démarches sont aujourd'hui bien connues.

Coïncidant avec l'essor de l'informatique, le test de closure de W. Taylor ouvrit de nouvelles perspectives. En systématisant la technique des textes lacunaires, le chercheur américain avait découvert un instrument de mesure de la compréhension, à la fois simple et puissant. Par ailleurs, on sait la richesse de la recherche linguistique de ces dernières années.

Nous acquîmes rapidement la conviction que la technique de closure s'appliquerait aussi bien au français qu'à l'anglais. Une expérience faite sur environ quatre mille sujets de neuf à vingt ans confirma totalement cette hypothèse.

Assuré de cette base, Georges Henry a alors entrepris un énorme travail. D'abord, il a puisé dans les manuels scolaires un grand nombre de textes de destination et de genre fort variés, dont il a expérimenté la difficulté. Des repères sûrs purent être ainsi obtenus pour les points cruciaux de la scolarité. Ensuite vint la reconnaissance de variables linguistiques susceptibles de servir de prédicteurs. Finalement, cent seize d'entre elles furent retenues. L'étude corrélationnelle pouvait commencer... Sans l'aide scientifique de J. Bormuth et sans la générosité de l'Université de Chicago qui mit son riche équipement informatique à la disposition du chercheur, pareille entreprise aurait bien difficilement pu être menée à bien.

La difficulté est aujourd'hui surmontée. Nous disposons enfin de formules de lisibilité de haute validité, spécifiques de la langue française. Au moment où nous écrivons, ces formules comptent probablement parmi les plus fiables et les plus fines qui existent.

On constatera deux innovations particulières. D'une part, les formules varient en fonction de l'âge scolaire. Trois niveaux clés ont été retenus : fin des études primaires, fin de l'enseignement secondaire inférieur et fin de l'enseignement secondaire supérieur. D'autre part, pour chacun des niveaux retenus, trois

formules sont proposées. La première, d'un maniement lourd, est uniquement destinée à la recherche ; la deuxième est conçue pour l'utilisation massive et exige l'aide de l'ordinateur ; la troisième a été spécialement élaborée à l'intention des enseignants et, en général, de toute personne qui souhaite procéder à des mesures personnelles, sans devoir y consacrer trop de temps et, surtout, sans être obligée de recourir à des techniques complexes et à du matériel onéreux.

Le présent ouvrage aurait pu simplement consister en une présentation des nouvelles formules et en un exposé de la façon de les appliquer. Mais, au moment d'entrer dans une nouvelle génération de travaux, il a paru utile de combler une lacune dans la littérature de recherche en langue française en rappelant comment la mesure de la lisibilité a évolué depuis qu'elle fut, pour la première fois, tentée aux Etats-Unis, en 1923.

En raison de sa nouveauté dans nos pays, il a aussi semblé souhaitable de donner des développements assez larges à la présentation de la méthodologie de la recherche.

On espère ainsi susciter une continuation rapide des travaux.

Des exemples d'application pratique sont proposés. Le lecteur trouvera, en annexe, les listes et les abaques nécessaires pour calculer lui-même la lisibilité des textes.

Comment mesurer la lisibilité est un ouvrage important. Il exercera probablement une influence considérable sur la vie culturelle des pays de langue française.

*G. De Landsheere,
Directeur du Laboratoire de Pédagogie
Expérimentale de l'Université de Liège.*